

Prologue

2125, en France, Jean Quatremer, dans un pays désolé par les excès d'une énième révolution, a pris le pouvoir. L'homme n'est pas un tyran ordinaire, un de ces dictateurs sanglants qui presse le peuple pour ses intérêts particuliers. C'est une espèce de saint à sa façon, un chrétien dévoyé qui cherche à faire le bien autour de lui.

La guerre civile a éclaté alors qu'il y avait au pouvoir une clique de pauvres politiciens aveuglément démocrates, des hommes qui confondaient égalité et fraternité, de pauvres ères qui avaient mis le pays à terre à force de mélanger intérêts particuliers et intérêt social mal pensé. De cette situation était née une première révolte de méchants, de profiteurs et d'imbéciles ; et cette mollassonne démocratie avait vite été mise à mal.

Manifestations, combats sporadiques, violence, inflation, délations, économie à l'abandon, intérêts étrangers, lente destruction des institutions... Les gouvernements successifs avaient vite perdu le moindre pouvoir et une forme d'anarchie s'était installée dans le pays d'où étaient tristement

sortis des petits chefs assoiffés de puissance. Alors, la guerre civile avait pris une autre dimension avec son cortège d'horreurs, d'injustice et d'exactions. Tout devenait permis et tous se le permettaient avec cette délectation propre à la nature humaine quand elle est seulement livrée à elle-même.

Cela avait duré dix ans. Et pendant ces dix ans, le déchaînement des passions avait rendu villes et campagnes totalement exsangues. Les morts s'amoncelaient et tous sentiments humains semblaient avoir disparu.

Et puis était apparu l'homme providentiel, Jean Quatremer. Une personnalité si forte qu'elle avait réussi à fédérer ce qui, dans la population, restait d'honnêtes, de généreux, de patriotes sincères. L'homme était courageux, indomptable, charismatique. Un guerrier aussi qui n'hésitait pas lui-même à prendre les armes et à tuer. Et en trois ans, après des combats cruels et sanglants, tous s'étaient ralliés à lui. Tandis que l'Europe et une grande partie du monde étaient toujours à feu et à sang, la paix depuis un an régnait de nouveau sur la France. Et le peuple, reconnaissant, fêtait chaque jour davantage son nouveau héros.

C'est en cette année 2125, alors qu'il détenait encore tous les pouvoirs, que débute notre histoire.

Le bureau

Il faisait beau ce jour-là en cette nouvelle année 2125. Comme chaque matin Jean Quatremer était à son bureau de l'Élysée. Rien d'ostentatoire, le Président ayant pris soin d'ôter tout signe qui put donner l'impression d'une quelconque abondance. Lui-même était vêtu sobrement; et nul, le rencontrant ailleurs, n'aurait pu se douter de l'étendue de ses pouvoirs.

Il écrivait comme le faisaient jadis les présidents, ayant banni de son bureau toute trace de modernité, lorsque l'on frappa discrètement à la porte dérobée.

– Entre.

Sans bouger de son siège, il continua à écrire, regardant à peine l'homme impressionnant qui venait d'entrer et qui sans préambule prit la parole :

– Comment dois-je t'appeler ? Père, sire, prince, seigneur, président...

– Ne sois pas stupide. Je n'ai pas changé. J'en ai pour une minute.

L'homme ne dit rien et attendit. Quatremer termina la phrase qui devait clore sa lettre, signa, et se leva pour lui serrer la main.

– Je suis content de te voir.

– Mais moi aussi. Je ne m'attendais pas...

– Je n'oublie pas mes amis. Et s'ils sont mes amis, c'est qu'ils sont précieux à notre patrie. J'en ai besoin pour aider ce pays.

– Je ne fais plus de politique.

– Je sais, et je n'ai jamais demandé que tu me soutiennes. Mais maintenant que j'ai le pouvoir, je veux l'utiliser pour le meilleur et avec les meilleurs. Tu n'as rien contre moi ?

– Pourquoi le voudrais-tu ? N'avons-nous pas combattu ensemble ?

Quatremer ne répondit pas tout de suite mais contempla celui qu'il appelait son ami. François Vincent était aujourd'hui un homme d'une quarantaine d'années, grand, digne, beau à sa façon, le teint hâlé, le visage marqué par les épreuves, avec un sourire où perlaient désenchantement et ironie. On sentait qu'il n'était impressionné ni par le chef ni par le lieu.

– Tu n'as pas changé.

– Pourquoi changerais-je ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas ? Toi, François, tu ne sais pas ?

– Tu as sauvé le pays. Tout le monde le reconnaît. Néanmoins...

Ce “néanmoins”, plein de sous-entendus dans la bouche de François Vincent, fit sourire Quatremer ; mais il lui répondit comme si de rien n’était.

– Il n’y a pas d’actions utiles sans pouvoir fort. Tu le sais, j’en ai toujours été convaincu. Et je crois me souvenir que tu étais plutôt d’accord.

Oui, Vincent était “plutôt d’accord”, comme le disait en euphémisme Quatremer, mais il sentait bien que son ami avait quelque chose en tête en lui parlant ainsi. Il ajouta donc prudemment :

– Quand on a vu les méfaits de la démocratie...

– Je sais. Mais, il y a eu aussi bien des horreurs pendant cette révolution, rétorqua Quatremer, fataliste.

– Oui, mais surtout avant.

– L’homme est capable de tout, ce n’est pas nouveau.

– Et de bien plus encore... Que me veux-tu ?

– Qu’est-ce que tu ferais si tu étais à ma place ?

La question surprit le visiteur. Il le regarda avec plus d’attention l’air de dire “pour rien au monde je ne voudrais être à ta place”. Néanmoins, il sourit à son tour. Quatremer força le sourcil comme s’il semblait le comprendre. Il y eut un moment de silence puis il se lança dans un dialogue fougueux et passionné, du ton d’un homme qui serait sûr qu’il partagerait son propos :

– Les prisons sont pleines. Il y a eu trop d’horreurs, de vengeances, d’exactions. Tu vas me dire que c’était la guerre.

– Où veux-tu en venir ?

– Je ne crois pas, moi, que ce soit la guerre. Quand les temps sont durs, les hommes se révèlent ! En bien ou en mal. On m’a raconté ce que tu as fait quand tu étais prisonnier. Je n’ai pas été étonné.

– Je n’ai rien fait d’exceptionnel.

– Non, bien sûr, creuser un tunnel, s’épuiser à mentir et à dissimuler devant l’ennemi, puis faire évader cinquante personnes ce n’est pas exceptionnel...

– Les circonstances s’y sont prêtées.

– Il faut savoir les créer, les circonstances.

– J’ai eu de la chance.

– De la chance et du courage. C’est ce qui manque aujourd’hui. Et de la conscience. Tant qu’il y a de la conscience, il y a de l’homme. Mais beaucoup n’ont plus de conscience, beaucoup sont aveuglés, guidés par la puissance des forces du mal. Et je ne parle pas seulement de certains de ceux qui me combattent. Tu l’as dit : l’homme est capable de tout et de bien plus encore.

– J’imagine que tu ne m’as pas fait venir pour parler du péché humain.

– Détrompe-toi.

– Nous ne referons pas le monde.

– Non. Mais j’ai désormais le pouvoir, un peu, de le transformer.

Quatremer avait prononcé cette dernière phrase d’un ton tranquille. Trop tranquille pour qui les aurait écoutés. Une telle formulation, évidemment, en disait beaucoup. Et François Vincent sut à cet instant-là que ce qu’il avait en tête en le faisant venir était quelque chose de très précis.

Il sourit encore et se convainquit qu'il devait répondre comme s'il s'agissait d'une conversation sans le moindre enjeu :

– L'homme est l'homme et depuis des siècles il n'a guère changé. Comme les chats il a un instinct profond de prédateur. Et de paresse.

– Je ne reproche pas plus à l'homme d'être prédateur qu'au chat. Ce qui est inadmissible, c'est la cruauté gratuite, la méchanceté, la petitesse, la profonde médiocrité, la paresse existentielle, la lâcheté; toutes les dépravations de l'âme. Tu vois: l'erreur a toujours été de séparer la morale de la justice, la morale de la politique. Je ne referai pas cette faute.

– “La morale n'est pas un Dieu”, ne put s'empêcher de lui objecter François.

– Non, mais un guide. Il ne s'agit pas d'éradiquer le péché humain, beaucoup s'y sont essayé et s'y sont cassé les dents. En revanche, on peut agir sur celui qui n'en a pas conscience.

– Bien des hommes ont une très grande conscience à faire le mal.

– Sans doute, François, sans doute. Veux-tu m'aider?

La question était abrupte: “Veux-tu m'aider?” Mais bien sûr. Aider celui qui sait et qui peut. Qui peut vraiment. Sauf que la vie est dévorante. Et la fatigue inépuisable.

– J'ai besoin d'hommes comme toi.

– J'ai vu trop d'horreurs pendant cette guerre, trop de haines. Je me suis retiré de tout ce qui est politique, je te l'ai dit.

François Vincent, Quatremer le savait par ses espions, vivait seul face à la mer du Nord dans une des rares maisons qui n'avait pas été détruite lors des affrontements. Sa femme avait été tuée par représailles. Et ses enfants. Alors, revenu de tout, blessé dans son âme et dans sa chair, croyant sans doute que la nature l'apaiserait, il péchait. Il peignait aussi sans conviction comme pour fuir ce qu'il avait accepté d'horreurs. En fait, sans vraiment le savoir, il vivait comme l'un de ces rescapés culpabilisé d'avoir survécu.

– Tu survis. Tu renonces. François, tu ne peux plus vivre comme cela. Il faut que tu me rejoignes. Je vais te dire ce que je veux faire : ré-enchanter la justice, lui redonner vie et raison. Qu'elle n'obéisse plus au droit mais à la morale, au bon sens, à l'homme, à l'exception, au talent, au génie...

– Au génie ? répéta son ami ironiquement.

– Oui, s'il y en a : les juges seront nommés par moi et ne dépendront que de moi. Ils auront plein pouvoir de vie et de mort et leur décision ne pourra être cassée que par moi. Moi seul aussi pourrai les révoquer.

François aurait pu encore ironiser qu'il se donnait ainsi le pouvoir d'un Dieu, mais il ne répondit pas, partagé entre l'estime et même l'admiration qu'il avait pour l'homme, et le danger, peut-être malgré lui, qu'il représentait. Mais, une fois de plus, c'était comme si Quatremer pénétrait dans sa pensée.

– Oui, François, le tyran juste. Je suis, je veux être, je serai le tyran juste. Tyran pour le pouvoir et juste par la conscience.

– Il est plus difficile d'être juste que tyran.

– Détrompe-toi. Le pouvoir use. La conscience demeure. Et je ne veux surtout pas tomber dans les erreurs passées.

C'est le pardon qui doit nous guider, pas la punition. Et la tendresse aussi pour le péché qui, quoiqu'en disent les athées, nous est constitutif. Nous avons assez tué depuis quelques années, assez menti, assez volé, assez blasphémé pour ne pas savoir qu'il y a des meurtres, des mensonges, des vols, des blasphèmes qui peuvent être compréhensibles et parfois même nécessaires. Je crois là encore me souvenir que c'est à peu près exactement le discours que tu tenais. Pour bien juger, celui qui juge doit avoir péché. Tu as tué beaucoup n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et, je le sais, tu ne te l'es jamais pardonné ? C'est bien pourquoi tu es l'homme qu'il me faut. Pardonner aux autres et avoir du mal à se pardonner à soi-même. Tout le secret est là. Chaque juge, à sa place, devra être un tyran juste. C'est-à-dire un tyran qui sait, qui comprend. Et il ne devra pas seulement juger dans un palais de justice mais partout, dans la rue, dans les habitations, dans les lieux publics et mêmes privés. Il faut juger la personne plus que la faute. C'est-à-dire exactement le contraire de tout ce qui se fait aujourd'hui.

– Mais comment n'y aurait-il pas des erreurs, des injustices...

– Il y en a, continua Quatremer, il y en aura toujours. Et je veillerai alors à être présent pour en combattre les excès. Mais elles seront bien moindres que celles qu'on a commises jusqu'ici. J'ai vraiment besoin de toi.

– Tu veux que je sois l'un de ces juges ?

– Le juge suprême après moi. Tu auras tout pouvoir.

Tout pouvoir ! Celui qui a toujours aspiré à la liberté, qui a subi les ordres de petits chefs gonflés de leur importance, qui s'est battu contre l'ignorance et la stupidité, qui a sacrifié sa vie à une cause, qui a vu sa famille entière périr, et qui, au bout du compte, est lassé de se réfugier dans la solitude et le mépris, pourra comprendre à quel point ce que venait de dire Quatremer l'avait troublé.

– “Ça fait peur”, furent pourtant ses seuls mots.

– Et c'est pourquoi je m'adresse à toi.

– Je peux réfléchir ?

– Non, répondit fortement Quatremer. Mais songe à une chose : historiquement, c'est une chance unique que nous avons là. Tu m'as vu à l'œuvre. Je ne veux pas t'abuser avec une fausse humilité : on ne retrouvera jamais un homme comme moi à la tête d'un État. Et jamais avec un pareil pouvoir. Si quelque chose doit changer, c'est aujourd'hui. Le pays est à reconstruire. Je vais aussi nommer des hommes pour cela. Mais le plus urgent, c'est de rendre l'homme à l'homme. Il faut très vite, par exemple, vider les prisons qui sont une abomination. Quitte à appliquer la peine de mort. Depuis cette guerre, les prisons sont pleines de gens qui n'ont rien à y faire et qui pourraient aider à la reconstruction. À la création. Et tu as les compétences pour cela. Tu le sais, il y a dehors des hommes qui tirent l'humanité vers le bas, des médiocres, des prédateurs sans âme et sans conscience. Des humains qui n'en sont pas et qui sont un danger pour la société. Il faut les éradiquer.

Et, sans plus s'occuper du trouble de son ami, il ajouta :

– Il y a un risque, oui, mais tu me connais comme je te connais. Toi et moi nous savons que nous sommes perfectibles. Nous avons péché plus que les autres.

Nous reconnaissons le mal quand il survient. Toi que je connais, tu es avant tout un homme de bien. Avec ce que je t'offre, et dans le temps où je te l'offre, tu pourras servir les autres. Accepte mon offre et ta vie reprendra du sens. Tu as une minute pour te décider

– C'est bien. J'accepte.

Et c'est ainsi que tout commença.